



**Entre style et tradition:
la quête d'une écriture neutre
dans Le degré zéro de l'écriture**

Meriem ELBADDOURI

Doctorante à la faculté des lettres et des sciences humaines
Université Moulay Ismail, Meknès, Maroc.

Résumé :

Dans *Le Degré zéro de l'écriture*, Roland Barthes examine le concept d'une "écriture blanche", un style littéraire épuré, libéré des traditions et des conventions stylistiques. Barthes se penche sur les notions de langue, de style et d'écriture, en soulignant que l'écriture, modelée par l'histoire et la tradition, tend à rester figée tandis que la langue continue d'évoluer. Il analyse également l'évolution des genres littéraires, tels que le roman et la poésie, en démontrant leur ancrage dans les conventions sociales. L'écriture blanche, selon Barthes, représente une tentative d'émancipation des contraintes imposées par les genres littéraires, bien que cette forme d'écriture finisse inévitablement par être influencée et intégrée par la société, perdant ainsi sa neutralité et sa liberté originelles.

Mots-clés— Écriture blanche, Langue, Style, Écriture, Degré zéro.



Introduction

Le Degré zéro de l'écriture est le premier ouvrage de Roland Barthes, dans lequel il explore la relation entre l'histoire formelle de la littérature et l'Histoire en général. Barthes propose le concept d'une "écriture blanche" ou "écriture au degré zéro", qui vise à libérer l'écrivain des contraintes imposées par la tradition et les conventions stylistiques. Ce concept cherche à créer une rupture avec la tradition générique héritée depuis des siècles et établie comme norme impérative de l'écriture littéraire.

Pour analyser cette œuvre, une approche historique et conceptuelle est intéressante, afin de concentrer la recherche sur la manière dont Barthes redéfinit la complexité de l'écriture en termes de langue, de style et d'écriture. Une exploration de l'histoire littéraire pour comprendre l'écart entre l'écriture classique et moderne, et comment cette rupture pourrait conduire à l'émergence de l'écriture blanche est aussi nécessaire. L'étude de la naissance du roman et de la poésie en tant que genres distincts, et leur évolution en relation avec le style, la langue et l'écriture est aussi demandée.

L'analyse révèle que, malgré la quête de Barthes pour une écriture neutre et dépourvue de style, cette "écriture blanche" reste inévitablement influencée par l'histoire et la tradition. Il a été constaté que même une écriture visant à dépasser toutes les conventions et classifications finit par être récupérée et enfermée par la société, la rendant ainsi sujette aux mêmes contraintes qu'elle cherchait à transcender.

La discussion porte sur les implications de l'écriture blanche dans le contexte littéraire moderne. Il est à se poser des questions sur la possibilité réelle de créer une écriture qui échappe entièrement aux classifications génériques. Cette étude met en lumière la tension entre le rêve d'une écriture libre et le poids inévitable de la tradition littéraire, et suggère que même les tentatives les plus radicales pour rompre avec le passé sont souvent réabsorbées par les structures existantes de la société et de la littérature.

I/ Le projet Barthésien

Afin de trouver la place accordée par Barthes à la notion de genre dans Le Degrés zéro de l'écriture, il faut tout d'abord bien comprendre l'analyse théorique que fait Barthes de la relation qui existe entre la langue, le style et l'écriture dans son ouvrage, puisqu'il renonce à la classification des genres au profit de ces catégories. Il faut aussi revenir sur l'histoire des genres telle qu'elle a été présentée par Barthes.

1. Langue, style et écriture

Barthes commence son essai par donner des définitions aux termes : langue, style et écriture, il considère qu'une production littéraire est construite principalement sur ces trois éléments.

Il définit la langue comme étant un ordre naturel de sens unifiés par la tradition. Elle existe comme « nature », l'écrivain n'a pas vraiment la liberté du choix, dans la mesure où la langue se présente pour lui comme un canon préétabli, qui respecte des formes qui existent déjà, des conventions, des genres et des codes. La langue est « un objet social », auquel l'écrivain devrait s'habituer afin de survivre :

« Elle n'est pas le lieu d'un engagement social, mais seulement un réflexe sans choix, la propriété indivise des hommes et non des écrivains (...) c'est un objet social par définition et non par élection ». (Barthes, 1972, 177)

Le style par contre est l'histoire personnelle de l'écrivain et la nature de son caractère, comme Barthes l'indique, le style vient involontairement du corps de l'écrivain : « Le style est



presque au-delà : des images, un débit, un lexique naissent du corps et du passé de l'écrivain deviennent peu à peu les automatismes de son art ». (178)

Cependant, comme la langue, le style n'est pas le produit individuel de l'écrivain, il n'est pas vraiment libre dans son choix du style, puisque ce dernier est en rapport à la condition biologique de l'écrivain, à son inconscient.

Barthes vient donc introduire un nouveau terme, l'écriture. L'écriture est un choix éthique de l'écrivain, elle est le lieu où il retrouve une certaine liberté, même si cette liberté ne dure qu'un moment parce qu'elle est influencée par les écritures précédentes, par la pression de l'histoire et de la tradition :

« Il n'est pas donné à l'écrivain de choisir son écriture dans une sorte d'arsenal intemporel des formes littéraires. C'est sous la pression de l'histoire et de la tradition que s'établissent les écritures possible d'un écrivain donné » .(181)

L'écriture a donc du mal à évoluer et l'écrivain se retrouve emprisonné dans une écriture spécifique, marquée par plusieurs influences et c'est ce qui perpétue cette écriture et qui fait que la langue la dépasse tout le temps : « La langue évolue sans cesse, tandis que l'écriture tend à rester immobile ». (De Saussure, 1916)

2. L'évolution des genres

Dans Le Degrés zéro de l'écriture, Barthes est à la recherche d'une écriture blanche, sans style, au degré zéro qui échapperait à toutes traditions et classifications des genres. Pour mieux comprendre les circonstances de la naissance d'une telle écriture, l'écrivain se lance dans une analyse implicite de l'évolution des genres. Comme on a dit auparavant, Barthes renonce à la notion de genre au profit de l'écriture et du style, puisque l'écriture englobe à la fois le style et le genre, et puisque à travers l'histoire, le style et le genre était une source de débat pour plusieurs penseurs : certains trouvaient une convenance entre styles et genres, d'autres distinguaient genres de style et genres d'écritures, etc. (Compagnon)

Barthes explique que l'histoire a connu différents éclatements à partir du XVI^e siècle, puisqu'il n'y avait pas de restrictions de langue, plusieurs langages littéraires existaient. En effet, ce n'est qu'après Vaugelas, que « les français se sont débarrassés de tous problèmes linguistiques, et cette langue épurée est devenue une écriture, c'est-à-dire une valeur de langage, donnée immédiatement comme universelle en vertu même des conjonctures historiques » (205). Barthes ajoute que malgré les différentes variations de genres et de styles qui existaient, l'écriture de l'époque était à la fois ornementale et instrumentale, elle était un « rituel », un instrument transparent de la pensée qui considérait les hommes comme étant toujours pareils, elle était un dogme classique d'une classe minoritaire et privilégiée. Cette écriture, selon Barthes, ne pourrait être universelle mais bourgeoise, du fait que ses écrivains ne considéraient pas que la nature humaine englobait tous les hommes, mais ils considéraient qu'elle était le reflet des mœurs de leur propre classe sociale, qui était pour eux la Nature humaine. Cette idée était tout à fait acceptable puisque les idéologies des écrivains et leurs écritures étaient identiques, elles étaient toutes deux propres à une même classe sociale qui se tenait autour du pouvoir. Ce n'est qu'après 1848 que les écrivains commencèrent à considérer la littérature comme institution, trois facteurs ont présidés à ce changement :

« Le renversement de la démographie européenne, la substitution de l'industrie métallurgique à l'industrie textile, c'est-à-dire la naissance du capitalisme moderne, la sécession (consommée par les journées de juin 1848) de la société française en trois classes ennemies, c'est-à-dire la ruine définitive des illusions du libéralisme. Ces conjonctions jettent la bourgeoisie dans une situation historique nouvelle ». (207-208)



Ces facteurs obligent l'écrivain bourgeois à reconnaître l'existence d'une idéologie qui interroge les conventions préétablies de la littérature, donc des genres : « L'écrivain devient la proie d'une ambiguïté, puisque sa conscience ne recouvre plus exactement sa condition » (208)

Afin de mieux répondre à cette question, Barthes donne l'exemple de trois écrivains : Flaubert, Mallarmé et Camus. Le premier ayant tragiquement accepté son destin bourgeois et ayant constitué « la littérature en objet, par l'avènement d'une valeur-travail ». (172)

Mallarmé fait lui aussi de la littérature un objet, mais essaye de créer un nouveau langage sur les décombres d'un ancien langage : « Mallarmé, sorte de Hamlet de l'écriture, exprime bien ce moment fragile de l'Histoire, où le langage littéraire ne se soutient que pour mieux chanter sa nécessité de mourir » . (216)

Camus par contre, adopte une écriture blanche, neutre, asociale, dépassant style et genre, une écriture que Barthes appelle le degré zéro de l'écriture.

II/ Le roman et la poésie comme genres

Dans le degré zéro de l'écriture, Barthes procure au roman et à la poésie, chacun un chapitre propre à lui. Ce sont des genres très importants qui ont beaucoup changés et progressés au fil du temps et dont la modernité a marqué une rupture avec les écritures passées.

1. Le roman selon Barthes

Dans Le Degré zéro de l'écriture, l'écrivain consacre tout un chapitre à l'écriture du roman, même s'il ne parle presque jamais en terme de genre, Barthes en faisant de l'écriture de certains écrivains comme Flaubert un exemple d'un éventuel début de l'écriture blanche, et en citant certaines conventions imposées par la société comme l'utilisation du passé simple et de la troisième personne, Barthes revient sur l'histoire du genre du roman afin de concrétiser son approche. Il a donc envisagé ce chapitre, « l'écriture du roman », dans son rapport à l'histoire.

Dans ce chapitre, Barthes fait une comparaison entre le roman traditionnel et le nouveau roman. En parlant du roman il cite l'utilisation du passé simple et de la troisième personne qui s'impose comme conventions d'écriture pour l'écrivain du XVIII^e siècle et donc comme respect de la structure générique courante à l'époque. Il les identifie comme principes dominants du récit, qui trahissent l'écrivain et finissent par le « montrer du doigt ». A cause du langage et du style que l'écrivain utilise il se retrouve enchaîné, incapable de vraiment être libre dans son écriture, il est pris en étau entre fiction et réalité, n'arrivant pas à s'en sortir :

« La troisième personne, comme le passé simple, rend donc cet office à l'art romanesque et fournit à ses consommateurs la sécurité d'une fabulation crédible et pourtant sans cesse manifestée comme fausse ». (189)

Le passé simple est le temps d'une vraisemblance qui désigne un possible et en même temps le montre comme faux tel un mensonge manifesté. « Retiré du français parlé, le passé simple, pierre d'angle du récit, signale toujours un art ; il fait partie d'un rituel des belles-lettres » (190)

Le passé simple est donc, selon Barthes, le temps qui signale un art par excellence. Lorsqu'un écrivain utilise ce temps, ce qui importe ce n'est pas vraiment la durée d'une action mais l'action elle-même comme étant un souvenir : « [...] ces actions émergent d'un autrefois sans épaisseur, (...), elles sont un souvenir, mais un souvenir utile, dont l'intérêt compte beaucoup plus que la durée ». (190)

Selon Barthes, le passé simple est un temps qui marque la liaison qui existe entre l'écrivain et la société, ce qui est une caractéristique des genres, c'est un pacte qui lie l'un à l'autre, qui respecte un ordre. Il est aussi un temps qui donne de l'assurance puisqu'il exprime un « acte



défini » et « clos » qui fait que la réalité ne déborde pas le langage et qu'elle entre dans un style général propre à un genre spécifique.

La troisième personne du roman a la même fonction ambiguë que le passé simple. Roland Barthes l'oppose ici à la première personne du singulier qui consiste en un moment de libération qui permet au récit d'être « en deçà de la convention de la littérature » et qui donc refuse la classification des genres. Dans un roman, le « je » et témoin au moment où le « il » est acteur, la première personne est un bouleversement du genre du roman auquel appartient la troisième personne : « La troisième personne est une convention type du roman »

Le degré zéro de l'écriture est écrit à un moment crucial, un moment où la littérature tourne son dos au roman en tant que genre et à toutes les conventions susceptibles d'enchaîner l'écriture. Notamment avec l'apparition de certains ouvrages qui rompent totalement avec toute tradition d'écriture comme *L'Étranger* d'Albert Camus. Barthes parle ainsi en termes de destruction de la « durée », de la « liaison ineffable de l'existence » et du roman en tant que « mort » pour légitimer son approche d'écriture blanche d'avantage.

Pour Barthes, le roman présente les valeurs de la bourgeoisie comme universelles et comme étant un genre, le roman détruit la durée qui définit l'existence humaine et son développement, Barthes dit à ce sujet que : « Le roman est une mort, il fait de la vie un destin, du souvenir un acte utile, et de la durée un temps dirigé et significatif ». (194)

Même si Barthes pense que ces récits classiques, qui respectent la classification des genres, transforment la vie en mort, il garde l'espoir en un récit moderne qui s'attarderait lui aussi tout comme le genre du roman sur ce qu'il appelle « le seuil de la littérature », le lieu qui fait la grandeur d'une œuvre :

« Aussi les plus grandes œuvres de la modernité s'arrêtent-elles le plus longtemps possible, par une sorte de tenue miraculeuse, au seuil de la littérature, dans cet état vestibulaire où l'épaisseur de la vie est donnée, ... ». (296)

En revenant à l'idée d'une œuvre qui s'attarde au « seuil de la littérature », on remarque que Barthes a réservé une place très importante dans *Le degré zéro de l'écriture* à Flaubert dont les œuvres sont toujours sur ce « seuil de la littérature », toujours aussi importantes et d'une grande valeur à la littérature en général. Selon Barthes, Flaubert fut le premier à initier l'écriture blanche, en défiant les notions/ conventions traditionnelles du récit, donc celles du genre, mais il en est aussi le destructeur : « Entre la troisième personne de Balzac et celle de Flaubert, il y a tout un monde (1848) (...) ici un art, qui, pour échapper à sa mauvaise conscience, charge la convention ou tente de la détruire avec emportement ». (197)

Flaubert est l'écrivain qui vint révéler les contradictions qui existent au sein du genre du roman, d'où l'idée de Barthes que Flaubert serait le précurseur d'une écriture au degré zéro. Cependant Barthes n'est pas tout à fait d'accord sur cet aspect, puisque selon lui, Flaubert au lieu de rester sur cette vision d'une écriture blanche avec son style innové, tombe dans ce que Barthes appelle une « écriture artisanale ». Flaubert instaure un nouveau concept d'écriture certes, une écriture au langage silencieux, il fait de la description, de l'attention aux détails et de l'utilisation de nouveaux temps du passé une nouvelle conception d'écriture qui rompt avec les valeurs de la bourgeoisie, mais en même temps c'est une « écriture artisanale » pour les mêmes raisons. Flaubert fait de l'écriture qui lui a été livrée par l'histoire un art qui n'échappe pas à la convention, ce qui fait que la société finit par adopter cette écriture dont le style est nouveau mais qui reste enchaînée par la tradition des genres.

Barthes salue chez Flaubert son approche ambivalente du genre du roman, mais le critique de n'avoir pas vraiment trouvé une alternative définitive à cette étreinte qu'à le poids de la



tradition du genre sur le roman. Au lieu d'échapper à cette classification, Flaubert a participé au développement du roman mais toujours en rapport à sa nature hégélienne.

2. La poésie selon Barthes

Barthes a réservé tout un chapitre à « l'écriture de la poésie » dans *Le Degré zéro de l'écriture*. Dans ce chapitre il essaye de mettre en place des procédés distinctifs permettant de faire la différence entre poésie classique et poésie moderne. Cette opposition qu'il crée entre poésie classique et poésie moderne relève d'une étude profonde du genre de la poésie. Afin de démontrer cette différence, il revient sur les fondements de la poésie classique, comme genre respectant toutes les conventions et tous les « rapports fixes ». La poésie classique est selon Barthes un mode d'expression formel, « une variation ornementale de la prose » elle est seulement « inflexion d'une technique verbale, celle de « s'exprimer » selon des règles plus belles, donc plus sociales ».: Alors que la poésie moderne porte sa nature en elle, elle est plus libre, plus relâchée, une poésie dont la beauté réside dans le mot et non dans les ornements :

« dans la poétique moderne, au contraire, les mots produisent une sorte de continu formel dont émane peu à peu une densité intellectuelle ou sentimentale impossible sans eux, (...) la poésie moderne s'oppose à l'art classique par une différence qui saisit toute la structure du langage, sans laisser entre ces deux poésies d'autre point commun qu'une même intention sociologique ». (196)

La poésie moderne et la poésie classique sont donc, selon Barthes deux éléments opposés. Afin de marquer son indépendance, la poésie moderne devait rompre avec le passé conditionné de la poésie. Pour comprendre donc les événements qui ont présidés à la naissance de cette poésie, Barthes nous donne un aperçu assez clair de la poésie classique, instauré par la société comme un genre suprême.

Dans le genre de la poésie classique, la prose est fondamentale : « toute poésie n'est alors que l'équation décorative, allusive ou chargée, d'une prose virtuelle qui gît son essence en essence et en puissance dans n'importe quelle façon de s'exprimer ». (200)

Afin d'exister dans la société et dans une classe sociale spécifique, la poésie classique qui est selon Barthes « essentiellement un langage parlé » devait respecter les codifications sévères du genre : « Il n'y a aucun genre, aucun écrit classique qui ne se suppose une consommation collective et comme parlée, l'art littéraire classique est un objet qui circule entre personnes rassemblés par la classe ». (208)

Dans son approche Barthes insiste sur l'importance du mot comme étant seulement un moyen syntaxique reliant d'autres éléments qui dans cette relation permettent une compréhension du sens du poème et tout inversement serait une destruction des conventions préétablies, chose qui était refusée par la société de l'époque qui exigeait le respect des règles du genre.

C'est une raison qui suffisait à la poésie classique pour durer pendant longtemps. Cependant un fait très important vient marquer cette rupture entre poésie classique et ce qui deviendra par la suite la poésie moderne. Comme pour le roman, une rupture avec les rapports fixes du genre devait s'établir. Barthes précise que c'est Rimbaud qui viendra marquer le début de cette poésie moderne. Dans cette poésie, le mot reprend de nouvelles fonctions : « on a vu qu'au contraire la poésie moderne détruisait les rapports du langage et ramenait le discours à des stations de mots. Cela implique un renversement dans la connaissance de la nature. » Ces stations de mots font la passion du langage qui lui-même fait la poésie moderne.

Afin de mieux comprendre l'importance du « mot » dans cette rupture qui vient rompre avec la tradition générique, Barthes cite aussi Hugo, qui tenta de faire subir à l'alexandrin, vers très



important dans la poésie classique puisqu'il est « le plus relationnel de tous les mètres », une distorsion qui contient l'avenir de la poésie moderne.

Cette poésie qui sera adoptée par la société par la suite, est donc redéfinie comme sous genre de la poésie, une sorte de poésie lyrique propre aux romantiques de l'époque

III/ L'écriture Blanche

Dans son introduction du Degré zéro de l'écriture, Barthes nous dévoile la naissance de l'idée d'une nécessité d'une écriture blanche, une écriture qui romprait avec la tradition et avec l'histoire. Cependant, Barthes lui-même n'arrive pas à confirmer si cette écriture pourrait vraiment échapper au poids de la tradition et à l'emprise de la société.

1. La nécessité d'une écriture blanche

On remarque qu'en parlant du roman, Barthes paraît le négliger au profit de l'écriture blanche. Cette écriture blanche, neutre, transparente où il y a absence de style dont le précurseur est Albert Camus, selon Barthes, est l'élément qui vient reconditionner la littérature française. Cependant afin de démontrer que L'Étranger d'Albert Camus est le modèle parfait d'une écriture blanche, il devait revenir sur l'histoire du roman et son développement en tant que genre. L'étranger de Camus est une révolution dans le monde de la littérature, il vient instaurer de nouvelles tendances narratives grâce à sa qualité principale qui est le « style oral de l'écriture » ou le degré zéro ou parlé de l'écriture : « L'écriture blanche comme le degré zéro de l'écriture se caractérisent donc par l'absence, non pas d'écriture, mais de tous les signes obligés ou institués de l'écriture littéraire ». (Lapacherie, 2009, 51)

Barthes décrit cette écriture présente dans L'Étranger comme étant « innocente » et « transparente », une forme d'écriture simple où il y a absence de style : « Cette parole transparente, inaugurée par L'Étranger de Camus, accomplit un style de l'absence qui est presque une absence idéal du style ». (218)

Cependant Barthes précise que bien avant Camus, des écrivains ont essayé de rompre avec la tradition, de se dégager du langage littéraire et de l'étreinte des classifications génériques. Au moment où certains écrivains privilégient le langage littéraire, ils le chargent, « d'intentions, de préciosités, de splendeurs, d'archaïsmes, ... » (216), plus que la forme qui transcende à l'histoire, d'autres écrivains mine ce langage de l'intérieur, ils le déforment, l'exorcisent en le disloquant et pensent avoir atteint « la fraîcheur d'un état neuf du langage », alors qu'en réalité ils obtiennent une écriture silencieuse qui tourne son dos à la littérature. Vint alors Camus dont le langage s'éloigne du langage littéraire, il a dessiné une voie d'éclatement du langage littéraire, un langage où les caractères sociaux ou mythiques « s'abolissent au profit d'un état neutre et inerte de la forme ». Ce qui importe pour ces écrivains révolutionnaires c'est la pensée de l'auteur qui devrait garder toute sa responsabilité, envers lui-même et envers la société. Par le biais du mot il reconstruit et tisse de nouveaux liens avec la société loin du cadre déjà prédéfini par la tradition.

Dans cette écriture blanche, le mot qui dans l'écriture classique existe seulement comme rapport, comme économie élégante ou décorative, retrouve sa valeur, il reproduit « une sorte de hauteur violente et inattendue, la profondeur et la singularité d'une expérience », il est « un signe debout ». Chaque mot est, selon Barthes, « une boîte de Pandore d'où s'envolent toutes les virtualités du langage, il est donc produit et consommé avec une curiosité particulière, une sorte de gourmandise sacrée ». (200)

Par le biais de ces moyens et d'autres moyens déjà cités dans ce travail, l'écrivain pourrait arriver, ou presque, à atteindre un degré zéro de l'écriture. Cependant Barthes n'affirme jamais



dans Le Degré zéro de l'écriture qu'une telle écriture est vraiment possible, d'où « l'utopie du langage ».

2. L'écriture blanche : un rêve enchaîné par le genre.

Barthes a attribué l'adverbe 'presque' à l'absence du style, mais il n'explique pas d'avantage en quoi l'écriture de Camus n'est pas considérée comme absence totale du style, il ne donne pas d'autre exemple non plus d'une écriture qui serait une absence totale du style, s'il y en a vraiment.

En parlant d'écriture au degré zéro, Barthes lui attribue des traits d'innocence et de transparence, mais il admet aussi qu'elle peut être infidèle à cause des automatismes qui viennent lui ôter sa liberté :

« Malheureusement rien n'est plus infidèle qu'une écriture blanche, les automatismes s'élaborent à l'endroit même où se trouvait d'abord une liberté, un réseau de formes durcies serre de plus en plus la fraîcheur première du discours, une écriture renaît à la place d'un langage indéfini ».(223)

Barthes vient ici troubler la notion d'écriture blanche qu'il a lui-même adopté, en admettant que cette écriture est au premier abord presque impossible à trouver, et qu'elle est en deuxième abord instable et serait même inconsistante, le rêve d'une écriture blanche ne change-t-il pas en cauchemar ? Puisque cette écriture finit par être elle aussi emprisonnée et revendiquée par la société, peut-être même comme genre.

Dans le chapitre « utopie du langage », Barthes explique qu'un écrivain se trouve obligatoirement engagé, « le fait moderne l'oblige à un choix, fait de la forme une conduite et provoque une éthique de l'écriture » Barthes annonce donc que quoiqu'un écrivain essaye de rompre avec toute tradition générique, il y a un élément qui vient le ligoter et l'attacher à tout ce qui précède, ce avec quoi il essayait de rompre depuis le départ. Il donne ici exemple de Sartre qui en essayant de briser la durée romanesque, et de dédoubler son récit pour exprimer l'ubiquité du réel finit par tomber dans le piège de :

« L'écriture narrée qui recompose au-dessus de la simultanéité des événements, un temps unique et homogène, celui du narrateur, dont la voix particulière, définie par des accents bien reconnaissables, encombre le dévoilement de l'Histoire d'une unité parasite ». (223)

En écrivant, l'écrivain se trouve lui-même dans une contradiction sans issue, il n'a devant lui que deux choix et chacun de ces choix l'emprisonne : soit il est obligé d'adhérer aux conventions de la forme et négliger l'histoire présente, soit négliger l'histoire passé et reconnaître l'histoire présente mais être obligé de rendre compte de ce présent par le biais d'une langue morte, héritée et transmise par ceux qui ont précédés : « on voit là qu'un chef-d'œuvre moderne est impossible ».

Tous les ouvrages qui ont été écrits finissent par être adoptés par la société pour une raison ou une autre, ils finissent tous avec une étiquette qui marque leur appartenance à un genre spécifique. Même ceux dont la classification est difficile comme L'Etranger de Camus, finissent comme genre « roman », certain même le classifie sous la rubrique « conte philosophique ». On peut dire donc, que la quête à l'écriture blanche est presque impossible, puisque la solidité de la langue et de la classification générique instaurée depuis des siècles finira sans doute par absorber toute écriture ayant pour but la fuite de cette prison et la libération de toutes les conventions, de tous les genres.



Conclusion

Dans *Le Degré zéro de l'écriture*, Roland Barthes entreprend une exploration profonde des dynamiques qui façonnent l'évolution de l'écriture littéraire, de l'écriture classique à l'écriture moderne. Sa recherche d'une "écriture blanche", dépouillée de style et de tradition, révèle les tensions inhérentes entre l'aspiration à une écriture libre et le poids omniprésent de l'histoire littéraire. Cette étude montre que, malgré les tentatives d'échapper aux conventions génériques, l'écriture reste inévitablement ancrée dans un contexte social et historique qui en limite la liberté. Les exemples d'auteurs comme Flaubert, Mallarmé, et Camus illustrent bien cette lutte continue pour une écriture qui transcenderait les classifications traditionnelles, tout en soulignant l'impossibilité apparente d'y parvenir pleinement.

En conclusion, bien que Barthes offre une perspective critique et innovante sur la notion d'écriture, son concept d'écriture blanche soulève plus de questions qu'il n'apporte de réponses définitives. La tension entre la volonté d'une écriture neutre et l'impossibilité de se soustraire totalement aux contraintes génériques et historiques demeure un débat central dans l'évolution de la littérature moderne. Ainsi, l'écriture blanche, loin d'être un aboutissement, pourrait être vue comme une utopie littéraire, un idéal vers lequel tendre sans jamais pouvoir l'atteindre complètement.



Notes :

[1] Barthes Roland, Le Degré zéro de l'écriture, p 177

[2] Ibid. pp 177-178

[3] Ibid. 181

[4] Ferdinand De Saussure, Cours de linguistique générale, « Introduction », chapitre VI, Paris, Payot, 1re édition, 1916.

[5] Compagnon Antoine, Théorie de la littérature : la notion de genre.

[6] Barthes Roland, Le Degré zéro de l'écriture, P 205

[7] Ibid. pp 207-208

[8] Ibid., p208

[9] Ibid. p 172

[10] Ibid., p 216

[11] Ibid. p 189

[12] Ibid. p 190

[13] Ibid. P 194

[14] Ibid. 296

[15] Ibid. P 197

[16] Ibid. P. 196.

[17] Ibid. P200

[18] Jean-Gérard Lapacherie, « Changement de paradigme dans les études littéraires », in Écritures blanches, sous la direction de Dominique Rabaté et Dominique Viart, Saint-Étienne, publications de l'université de Saint-Étienne, 2009, p. 51.

[19] Ibid. P218

[20] Ibid. P216

[21] Ibid. P200

[22] Ibid. P 218

[23] Ibid. P 223

[24] Ibid. P223



Bibliographie

[1] BARTHES Roland, Le Degré zéro de l'écriture, suivi de Nouveaux Essais critiques, Paris, Seuil, 1972.

[2] DE SAUSSURE Ferdinand, Cours de linguistique générale, « Introduction », chapitre VI, Paris, Payot, 1re édition, 1916.

[3] JENNY Laurent, Méthodes et problèmes, Les genres littéraires, Département de Français moderne – Université de Genève, 2003.

[4] LAPACHERIE Jean-Gérard, « Changement de paradigme dans les études littéraires », in Écritures blanches, sous la direction de Dominique Rabaté et Dominique Viart, Saint-Étienne, publications de l'université de Saint-Étienne, 2009, p. 51.

[5] SCHAEFFER Jean-Marie, Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?, Paris, Seuil, 1989.

Sitographie

[1] COMPAGNON Antoine, Théorie de la littérature : la notion de genre. [<https://www.fabula.org/compagnon/genre.php>].